

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band: 47 (1989)
Heft: 3

Artikel: La nature en crise
Autor: Hainard, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-139846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 20.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La nature en crise

Robert Hainard,
Peintre, sculpteur et graveur sur bois,
Bernex

De toutes les créatures, l'homme a, de loin, le cerveau le plus compliqué. Cela nous prédispose à l'analyse, à mettre le monde en pièces, ce qui est très avantageux pour intervertir les pièces et transformer le monde mais nous gêne pour le comprendre. Ce filtre trop fin nous sépare du réel. L'homme est affligé d'une schizophrénie constitutionnelle.

Peu d'individus sont, à leurs meilleurs moments, capables de mordre dans le réel brut. La plupart ne peuvent digérer que du déjà mâché. Passée à la masse ou aux moments de moindre vigilance de son découvreur, l'intuition géniale devient le système stupide.

La découverte de l'agriculture fut un trait de génie, né peut-être de la vue d'une rive ravagée par la crue hivernale et couverte d'une fraîche végétation. Les formations passent d'un stade jeune, très productif mais instable et peu varié, à un stade mûr, stable, varié mais peu productif. L'agriculture n'est rien d'autre que l'infantilisation perpétuelle des associations végétales par des ravages tels que le feu, le labour. Ingénieux expédient lorsqu'elle reste au sein d'une vaste nature qui la compense, la stabilise, elle est devenue le rêve stupide du défrichement universel, qui n'a mis que quelques millénaires — très peu de temps — à nous mener à une impasse et qui n'est resté supportable que tant que nous n'avions pas le pouvoir de le réaliser complètement. Ce qui a ravagé le Rhin, c'est bien moins l'incurie de Sandoz que la volonté maniaque de nous subordonner la nature, le rêve insensé d'empoisonner le monde entier sans nous empoisonner nous-mêmes.

Les déchets des espèces sont un échange avec les autres, un cadeau en retour à la nature. Lorsqu'une espèce est prépondérante, ses déchets ne se recyclent plus, c'est la pollution. Il n'y a d'autre remède que la diminution de cette espèce, la multiplication des autres. Tout le reste n'est que rafistolage, économies de bouts de chandelles.

Est-ce expliqué, est-ce explicable, que la vie repliée sur elle-même s'étiolle, qu'elle se recharge en passant d'une espèce à l'autre au long des chaînes alimentaires, d'individus à d'autres par la reproduction? Voilà qui condamne le rêve impie et néolithique de faire de la Terre entière la niche écologique de la seule espèce humaine, de raccourcir les chaînes alimentaires, de simplifier le catalogue des espèces. Il faut revenir à la situation paléolithique qui a duré si longtemps: une espèce humaine pas trop nombreuse vivant des surplus d'une nature riche, variée, libre, qu'elle ne modifie que très localement. En utilisant les acquis les plus raffinés et les plus efficaces de l'expérience néolithique.

Mais nous ne pensons pas avec notre seul cerveau. Mon père, qui fut mon maître, nous enseignait que nous dessinons mal parce que nous représentons ce que nous savons, non ce que nous voyons. Il nous conviait à considérer le monde comme un ensemble de taches colorées. C'est mettre entre parenthèses notre cerveau compliqué, revenir à un contact plus

immédiat et global. Et puis j'ai eu, résurgence paléolithique, la passion de la bête sauvage et libre. J'ai voulu observer sans la déranger, au lieu de lui poser des colles dans notre domaine, la combinatoire, comme le piège (et le radio-tracking) j'ai accepté ses règles du jeu. Cela m'a donné une haute idée de ses facultés. J'ai voulu constater rationnellement son mouvement, par des procédés proches de l'arpentage. Comme je me refusais à des artifices tels que la photo, j'ai échoué. Alors, je suis devenu la bête, j'ai épousé son mouvement de tous ses muscles et c'est dans leur mémoire, plus que dans celle de mes yeux, que je l'ai retrouvée.

La raison aborde l'objet de l'extérieur, l'artiste le ressent par sympathie, il s'identifie. Sa pensée est l'antagoniste, l'antidote, le complément de la pensée rationnelle. Malheureusement, au moment où notre civilisation aurait le plus besoin de cette complémentarité, l'art s'égare, renie sa mission. Il se perd dans de maladroites singeries des démarches sectorielles de la science, décroche de l'objet, cesse d'être un mode de connaissance expérimental et vérifiable (ressemblance) pour n'être plus qu'expression (de quoi?).

L'analyse dissèque et tue. La vie, l'activité spontanée, passent à travers le réseau rationnel comme l'eau à travers le filet du pêcheur.

La pensée unilatéralement rationnelle nous offre l'image désolante d'un monde né d'un acte parfaitement arbitraire, Création ou Big Bang et qui, passif, va se dégradant irrémédiablement. Par contre, nous nous éprouvons de l'intérieur, avec nos efforts, nos choix, nos doutes. Aussi sommes-nous très tentés de nous croire d'une autre essence que le reste du monde, seuls conscients, seuls actifs, seuls libres. Simple erreur de perspective, comparable à celle qui nous a fait croire si longtemps que tournait l'Univers autour de la Terre. La biologie, la morale, n'ont pas encore fait leur révolution copernicienne.

C'est en fait notre seul problème. Ce que l'on appelle la crise est né de la poursuite hallucinée d'activités par lesquelles nous tentons de remplir ce vide existentiel que la raison fait pour nous de la nature. Rien ne nous oblige à utiliser notre énorme productivité pour organiser la pénurie (chômage), rien ne nous oblige, alors que nous avons réduit notre reproduction «naturelle» à un cinquième ou bien moins, à maintenir hypocritement le faible excédent qui nous mène, par progression géométrique, au désastre. Tandis qu'un aussi faible déficit, sans influence sur nos moeurs, notre morale, notre bonheur, nous mènerait à la détente, car il ne s'agit pas de résoudre nos problèmes, mais de les supprimer, c'est-à-dire de les poser autrement.

La seule réforme qui ne suppose pas de contrainte est celle des motifs. Si nous étions persuadés que le monde est aussi vivant que nous, notre égal en dignité, que la volonté et la conscience sont partout, très différents mais pas forcément en rang avec un premier et un dernier, que le monde est plein, qu'il nous répond et nous contient, notre vertige et notre frénésie d'action se calmeraient. C'est une civilisation à refaire et ce ne sera jamais fini mais le sens des choses serait inversé, avec une détente immédiate.

Un certain gauchisme, auquel un certain écologisme se rallie machinalement, s'en prend aveuglément aux structures, considérées comme oppressives. Erreur profonde, les structures libèrent, c'est la masse amorphe qui noie et écrase. Une tonne de clous est plus maniable en paquet de 200gr qu'en vrac. L'organisme est constitué de cellules, closes par des enveloppes perméables à bon escient. Des questions comme la répartition des populations,

du travail, du loisir et de la consommation dans chaque Etat, ne peuvent être réglées par un simple effet de vases communicants. La pression du nombre est la pire violence.

Une espèce ne peut vivre sans un rituel qui organise la rivalité, l'empêche de s'épuiser en combats incessants. C'est le brame du cerf, qui ritualise les combats, les rend rares et presque jamais mortels.

C'est la hiérarchie stricte des loups, qui peut sans cesse être remise en cause, mais qui l'est rarement. Les oiseaux ont réussi cet exploit de remplacer, le plus souvent, les coups de becs et les plumes arrachées, par le chant. L'homme a ses rituels. Il a eu le rituel féodal, basé sur la violence, mais visant à la limiter. Les bourgeois des villes du Moyen Age ont remplacé la lutte brutale, destructrice, par l'émulation à produire. Ce fut une telle économie que les bourgeois sont devenus plus riches que les nobles, ont placé la lutte sur leur terrain. Nous crevons, non de l'échec du capitalisme, mais de son succès unilatéral. Ce qui détruit le monde, ce ne sont pas les besoins des hommes, mais les ravages de la concurrence.

Les loisirs devraient être la soupape de notre activité économique. Notre réflexe d'exploitation est si invétéré que nous avons réinvesti les loisirs dans le circuit économique. C'est une de nos plus graves perversions. Sport, tourisme sont devenus plus destructeurs que les besoins directs.

Il faut transposer une fois de plus, dégager de la lutte économique l'élan irréprouvable de la vie. Je ne vois d'autre domaine d'expansion que la conquête et l'assimilation par la connaissance, la science et l'art, de toutes les autres formes de vie. Ainsi la nature sauvage et libre sera le but, mais aussi le moteur de la réforme sociale.

Ce texte est également paru en postface à l'ouvrage de Philippe LEBRETON *La Nature en crise*. Préface de François Ramade. Editions Sang de la Terre, Paris 1988. 343 p. Collection Les dossiers de l'écologie.